

# POURQUOI EDUQUER ET POURQUOI LE FAIRE AU PLUS TÔT ? COMMENT FAIRE GRANDIR UN ENFANT ?

Aldo Naouri  
PONT DE CLAIX  
20 MARS 2012

Voilà 3 questions importantes.

Chacune d'elles, à elle seule, mériterait qu'on y passe la soirée !

Je ne les traiterai pas dans l'ordre dans lequel elles se trouvent dans le titre qui m'a été proposé.

Je commencerai par la dernière parce qu'elle me semble pouvoir introduire le deux autres

## COMMENT FAIRE GRANDIR UN ENFANT ?

L'association qui m'est venue, quand j'ai envisagé de répondre à cette question, c'est le souvenir d'un film animalier

Mais ce film m'a semblé surtout répondre à une autre question étroitement associée à la précédente et qu'on pourrait énoncer : *pourquoi faire grandir un enfant ?*

## LE FILM, LA MÈRE GNEW, LA PROGRESSION DE L'ACTION

Le résultat de l'action de la mère (*qui accepte de donner la tétée à son nouveau-né seulement quand il aura réussi à courir aussi vite qu'elle*) a été de conférer à l'enfant 2 éléments primordiaux qui assurent sa survie :

- La conscience de ses performances à la course
- et celle de sa nécessaire agrégation au groupe social que forme le troupeau

On pourrait dire qu'il en est de même pour un enfant

Il importe :

- de lui permettre de développer au mieux ses capacités propres
- pour qu'il puisse s'inscrire du mieux possible un jour dans le corps social qui l'accueille

Si, pour le petit gnew, la première disposition satisfait aussitôt la seconde, il n'en est pas du tout de même pour l'enfant

Parce que les mères humaines ne sont pas soumises comme les mères animales à la seule pression de leurs instincts. Les mères humaines sont dotées de sentiments, d'un langage, d'une histoire et d'un inconscient qui interviennent de façon déterminante dans leurs comportements

Et ce comportement intervient lui-même, de façon plus déterminante encore sur le développement pourtant génétiquement programmé de l'enfant.

Si rien, par exemple, ne peut empêcher un enfant de se mettre debout, de marcher un jour puis plus tard de courir, il n'est pas de même de quantité d'autres points de développement comme :

- la déglutition
- la mastication
- la motricité fine
- l'acquisition du langage

Il suffit pour s'en convaincre :

- de regarder d'abord autour de soi
  - les tétones dans les bouches
  - le biberon pris à des âges avancés
  - les doudous
  - la lumière dans les chambres
  - les troubles du sommeil
  - le coucher dans le lit des parents(autant de motifs de consultations et j'en passe)
- de faire le bilan :
  - des troubles de comportement
  - du rapport des enfants aux enseignants
  - des problèmes scolaires
- de voir le développement des métiers de rééducation :
  - psychomotriciens
  - orthophonistes
  - orthodontistes
  - psychologues
  - psychopédagogues
  - éducateurs
  - psychanalystes

D'où cela vient-il ?

Du fait, en général, que les mamans sont si pusillanimes et si inquiètes – à tort au demeurant –, qu'elles s'évertuent souvent sans s'en apercevoir, à vouloir garder leur enfant bébé et à freiner en conséquence son développement.

Elles ne parviennent pas en général à entendre, même si on le leur répète, que leur enfant est un être neuf, solide et formidablement doué pour grandir et évoluer

On en arrive du coup à se demander comment faisaient les générations précédentes quand elles ne disposaient pas de toutes les compétences que j'ai énumérées ?

Je répondrai à cette dernière question qu'elles n'avaient pas besoin de ces compétences parce que les troubles que je signale n'existaient tout simplement pas. Je peux l'affirmer, et en témoigner, puisque j'ai l'âge que j'ai et que j'ai vu ces troubles éclore sous mes yeux !!

Comment expliquer cela ?

La réponse est simple

Les générations précédentes ne se posaient pas la question :

### **POURQUOI EDUQUER ?**

C'est une question que nul ne se posait – et encore moins les parents ! –

- aussi loin qu'on puisse remonter les générations,
- dans quelque civilisation ou culture que ce soit
- et jusqu'à il y a seulement cinq décennies dans nos sociétés industrialisées

L'éducation des enfants allait de soi.

On n'en parlait même pas parce que, par définition, tout enfant était, d'abord et avant tout, un individu à éduquer.

Autrement dit, l'éducation faisait intégralement partie des soins destinés à « élever » un enfant

### **Des mots : élever, éduquer**

Avant d'aller plus loin, je voudrais m'arrêter sur ces deux mots, « élever » et « éduquer » et faire entendre ce qu'ils nous disent

« Élever », le mot dit très clairement ce dont il s'agit.

Il implique un sens ascensionnel

L'enfant est pris en charge à son niveau, considéré a priori comme « bas », pour être « élevé » à un niveau supérieur, le plus haut possible.

Du terme « élever », dérive le terme « élevage ».

Or, quand il m'est arrivé parfois de parler de « l'élevage » des enfants, j'ai recueilli des réactions choquées de la part de mon public.

On me faisait remarquer que le terme était plutôt réservé aux poules, aux moutons, aux porcs, et aux animaux en général.

Je rétorquais que nul ne s'offusque cependant de l'usage du mot « puériculture » alors qu'il existe des mots construits sur le même mode, comme « ostréiculture » quand on parle d'huîtres, d'« aviculture » quand on parle de poulets, de « pisciculture » quand on parle de poissons, etc.

N'est-ce pas étrange ?

Et même révélateur ?

Par cette résistance contre l'usage pourtant correct d'un mot, on dit clairement qu'il ne faut pas confondre l'enfant et l'animal.

Et si, à la rigueur, on en vient à entériner l'usage du mot « puériculture » c'est parce qu'il fait implicitement allusion au nourrisson, à l'être d'avant le langage, à l'être pour lequel les soins physiques, à peu près identiques pour tous, priment sur le reste.

Mais parler d'« élevage » pour les enfants est inadmissible dans la mesure où l'enfant est un humain, qu'il est différent de ses congénères et qu'il a droit à ce titre d'être « élevé » d'une façon qui tienne compte de ses particularités.

C'est étrange, n'est-ce pas, ce que peuvent laisser entendre les mots ?

« Élever » un enfant dirait sans doute qu'il y a dans l'entreprise une dimension autre que celle que laisse entendre le terme inapproprié d' « élevage des enfants » qui aurait une connotation vétérinaire

Cette dimension, je l'ai dit, était jadis implicite sans qu'il fût nécessaire de la nommer. Si bien que lorsqu'elle était venue à manquer chez certains enfants, on disait d'eux qu'ils étaient « mal élevés » - un terme dont je vous fais remarquer qu'il n'a plus cours alors même que la majorité de nos enfants y auraient droit aujourd'hui !

Il est vrai que nos enfants sont aujourd'hui bien « élevés », au sens vétérinaire strict du terme. Ils sont en effet en excellente santé et ils se développent physiquement très bien.

Ce qui leur manque, c'est ce qui jadis n'était jamais nommé car implicitement contenu dans le projet de les « élever ».

Et on s'est aperçu que cette dimension pouvait répondre à un nom et être désignée comme « éducation ».

Les termes de « éduquer » et de « éducation » disent beaucoup eux aussi.

Leur étymologie nous apprend qu'ils consistent à « conférer à un individu des qualités inspirées de celle du « chef » (racine latine « dux »)

Un des problèmes que nous rencontrons, nous, dans notre pays, et qui sème souvent la confusion, c'est que nous avons un Ministère de l'Éducation nationale.

Ledit ministère, quand il a été créé en 1834, portait le nom de Ministère de l'instruction publique, qui indiquait sans la moindre confusion sa vocation. Il a été débaptisé en 1934 (Herriot), rebaptisé en 1941 (Pétain) et à nouveau débaptisé en 1947 (De Gaulle). Son appellation actuelle fait commettre l'erreur de plus en plus fréquente de croire que l'éducation est du ressort du public (Exemples).

Or, le Ministère de l'Éducation nationale n'a pas d'autre vocation que celle qu'il avait au moment de sa création, c'est à dire dispenser l'instruction.

Et l'instruction n'est pas l'éducation.

On peut avoir des analphabètes délicieusement éduqués et des gens bardés de diplômes qui sont d'ignobles goujats et qui manquent de la moindre éducation.

L'éducation n'est pas et ne peut pas être du ressort de quelque institution que ce soit !

L'éducation est du ressort des parents et d'eux seuls

Nul ne peut se substituer à eux pour la mener à bien ou la corriger s'ils ne l'ont pas donnée à leur enfant.

Si, en revanche, ils l'ont donnée, tout adulte, quelle que soit sa fonction, peut l'entretenir, la renforcer ou la compléter.

Jadis, donc – je me répète –, l'éducation faisait, de façon automatique, partie intégrante des soins destinés à « élever » un enfant

Or, voilà qu'aujourd'hui, parce qu'elle a cessé de l'être, on va jusqu'à poser la question de son utilité !!

C'est dramatique !

C'est comme si on disait que les générations qui nous ont précédés n'avaient été que des générations d'ignares obscurantistes massivement soumis à la seule tradition et à ses mots d'ordre profondément conservateurs.

C'est comme si on s'autorisait, non sans orgueil, à se réclamer d'une intelligence soudain acquise du génie jusque-là ignoré de l'enfant.

C'est exactement ce qu'on a fait, jusque dans les ordonnances ministérielles. Et les enseignants sont à la bonne adresse pour constater les conséquences catastrophiques des dispositions auxquelles ils sont priés de se soumettre !

Pour ma part, toujours en m'appuyant sur ma longue pratique et sur mon non moins long travail de réflexion, je n'hésite pas à dénoncer le côté purement idéologique d'une démarche déjà caractérisée par la profonde inculture de ses promoteurs.

Ces promoteurs ignorent délibérément en effet, pour ne citer que quelques exemples :

- qu'en -350, Aristote écrivait déjà dans « L'éthique à Nicomaque » : « L'enfant vit sous l'empire de la concupiscence... et du désir de l'agréable. Si on ne le rend pas docile et soumis à l'autorité, il ira fort loin dans cette voie : car dans un être sans raison, le désir de l'agréable est insatiable et s'alimente de tout, ...en empêchant l'accès à la raison »
- que le souci de trouver les bonnes recettes éducatives n'a jamais cessé sous toutes les latitudes et dans toutes les civilisations depuis ce temps-là, mobilisant aussi bien les religieux que les philosophes et autres penseurs.
- que, en plein siècle des lumières, Jean-Jacques Rousseau, par exemple, s'est longuement penché sur le sujet allant jusqu'à plaider la libération du nourrisson des langes qui le maintenaient serré et de lui laisser les jambes libres – un symbole singulièrement parlant. Notons que ce langage n'a pas disparu pour autant, il était encore de règle quand j'ai débuté ma carrière. Si je fais mention de son existence, c'est pour montrer, mieux encore, l'accélération brutale d'un mouvement que je désignerais comme un « mouvement de fond » et qui a conduit nos sociétés occidentales à l'abandon de l'éducation.
- Qu'à des siècles de distance de Aristote, Freud reprendra ses considérations en les formulant autrement et en disant de l'enfant qu'il est un « pervers polymorphe »

Or, cet intérêt porté à l'éducation n'a jamais été gratuit ou esthétique. On a compris de tout temps que l'enfant était l'ancêtre de l'homme, que l'adulte, autrement dit, se prépare dans l'enfance !

**MAIS POURQUOI ALORS L'ÉTAT D'ESPRIT, QUI METTAIT EN PLACE L'ÉDUCATION DE MANIÈRE QUASI NATURELLE ET AUTOMATIQUE, A-T-IL ÉTÉ DÉNONCÉ ET A-T-IL PRATIQUÉMENT DISPARU ?**

Il l'a fait en raison d'un processus évolutif qui, alors même qu'il était fort lent, s'est brutalement accéléré dès la fin de la seconde guerre mondiale.

Quand j'évoque un processus évolutif lent, je fais allusion aux changements progressifs des sociétés, aux discours philosophiques et à l'évolution politique qui ont succédé à la féodalité.

Je soutiens que la seconde Guerre mondiale, celle de 39/45, a constitué la charnière à partir de laquelle s'est produite la bascule.

Pourquoi ?

Parce que l'hécatombe qu'elle a constituée a fait réinvestir d'une façon massive la vie qui avait été foulée aux pieds.

Pourquoi cette hécatombe-là, me dira-t-on, et pas celle, guère moindre, de la Guerre de 14/18 ?

Parce que cette hécatombe-là comportait deux facteurs dont on ne mesure toujours pas assez les conséquences :

- La shoa
- et l'usage de la bombe atomique

Jamais jusque-là, la mort n'avait à ce point envahi le quotidien de chacun.

Et que pouvait-on faire contre cet envahissement sinon investir massivement et de façon obsessionnelle tout ce qui témoignait de la force de la vie !

Et quel a pu être le signifiant majeur accessible de l'investissement de la vie, sinon, objectivement, la vie qui se manifeste de façon éclatante dans le nouveau-né ?

Ça a été l'époque du fameux baby-boom.

Et les enfants se sont mis à être investis infiniment plus que ne l'ont été leurs parents.

Ce n'est donc pas par hasard qu'on les verra, quelques décennies plus tard produire Mai 68.

Et quels sont les mots d'ordre qu'ils produiront en Mai 68 ?

« Il est interdit d'interdire »

« Jouir sans entrave » et

« Tout tout de suite »

Manifeste dont l'énoncé on ne peut plus clair est ouvertement destiné à évacuer la contention générée par l'éducation

Puisque, comme je le montrerai en détail, l'éducation

- procède d'abord et avant tout de la mise en place d'interdits
- et qu'elle fait reporter dans le temps la satisfaction des demandes

Ce qui peut se lire ainsi n'aurait cependant pas pu survenir s'il n'avait été aidé par des mécanismes favorisant suffisamment souterrains pour ne pas être perçus et continuer à œuvrer dans le même sens sans contrôle ni contrepoint.

Ces mécanismes résident principalement dans la contestation des rapports de la limite et de la non limite. Ces rapports, depuis des centaines de millénaires, avaient été instaurés par les sociétés au lieu même où ils devaient s'appliquer, c'est à dire

- entre les pères et les mères d'une part
- et, par extension d'autre part, entre les hommes et les femmes.

Ces rapports entérinés par toutes les sociétés avaient pris appui sur la différence sexuelle et sur les conséquences qu'elle ne pouvait pas manquer d'entraîner, en particulier pour le devenir de l'enfant.

## CE QUE MET EN PLACE LA DIFFERENCE SEXUELLE

La différence sexuelle, dont on prétend aujourd'hui qu'elle serait une construction sociale, agit en profondeur et par l'intermédiaire d'un support biologique qui met en place des comportements fondamentalement différents.

### **Ce sont les femmes qui mettent au monde les enfants des deux sexes.**

Leur gestation n'est neutre ni pour elles ni pour les enfants qu'elles mettent au monde

- Qu'en est-il pour elles ?

Dès la nidation de l'œuf et pendant toute la grossesse, leur corps va être sollicité par les demandes sans nombre de l'embryon d'abord et du fœtus ensuite. À ces demandes, leur corps répondra positivement et sans le moindre délai, leur assignant en quelque sorte leur identité la plus profonde, celle qui s'inscrira comme telle dans la psyché de l'enfant : *maman est celle qui, heureusement, dit et dira toujours « oui » à tout. Maman est celle qui affirme que la limite n'a pas lieu d'exister.*

Elles n'ont aucune raison d'interroger ou de remettre en cause cette identité puisque c'est grâce à elle qu'elles sont parvenues à produire un être vivant. C'est sur cette base, sur cette véritable équation, que prendra appui leur comportement spontané dont j'ai dit qu'il obéissait à une « **logique de la grossesse** ».

- Qu'en est-il pour l'enfant ?

La satisfaction immédiate de ses besoins va faire le terreau de ce que Aristote appelle sa « concupiscence » et que Freud décrira comme son addiction au « principe de plaisir ».

Dès sa venue au monde, il va être répétitivement la proie de besoins qu'il percevra dès lors comme tels, alors qu'en raison de leur satisfaction immédiate pendant la gestation il ne les avaient jamais repérés. Par de subtils mécanismes de feed-back, le corps maternel gestant avait par exemple toujours compensé l'hypoglycémie fœtale avant qu'elle ne se produise. Quand cette même hypoglycémie va survenir chez le nouveau-né, les mécanismes de feed-back ayant disparu, elle se manifestera sous la forme de faim, qui est une sensation extrêmement désagréable. Et le désagrément durera jusqu'à ce que l'aliment vienne le supprimer générant un soulagement à sa hauteur. C'est la voie ouverte à ce qui sera repéré sous le nom de « plaisir ».

Or, l'agent de ce plaisir est lui aussi parfaitement repérable. C'est cette mère qui a laissé la trace de ses caractéristiques fondamentales dans le cerveau sensoriel : un bébé, dès la naissance est capable de reconnaître sa mère entre toutes les autres car il parvient à discriminer son odeur, sa manière de porter et de toucher, le goût de ses aliments habituels et même de la reconnaître sur photo pour peu qu'il ait passé huit heures en sa présence.

La communication si fiable entre ces deux personnes n'a « naturellement » aucune raison de se suspendre ou de s'écarter de son objectif : la recherche du plaisir comme principe d'éradication du désagrément. C'est un peu comme ce que promet la pente au skieur. À ceci près que le skieur sait que s'il s'y laisse aller tout schuss, il atteindra une vitesse si grande qu'elle risque de l'entraîner vers la catastrophe. On a

un exemple parfait de la catastrophe qu'entraîne le tout schuss, c'est l'addiction aux drogues !

**Les hommes, même pères, ne fonctionnent pas du tout avec ces déterminants.**

La seule chose qui les intéresse, eux, c'est le sexe ! Et tout ce qu'ils font dans la vie n'a pas d'autre visée – je n'ai pas besoin de m'étendre sur le sujet, notre actualité nous ayant récemment fait la démonstration ! Leur comportement est sous-tendu par ce que j'ai appelé une « **logique du coït** »

Quand d'hommes ils deviennent « pères », et qu'ils occupent cette place que leur a conférée la formation des sociétés, ils s'autorisent, sur un mode délibéré, aut centré et profondément égoïste, à confisquer la mère à l'enfant pour en faire leur objet sexuel. Ce qui a pour conséquence involontaire mais immédiate d'introduire une limite dans la toute disponibilité de la mère à son enfant.

La frustration qui s'en suit, du côté de la mère comme du côté de l'enfant, va être la première d'entre toutes et permettra en principe la mise en place de toutes les autres.

C'est en cela qu'on dit du père qu'il intervient comme tiers dans la relation jusque-là duelle. C'est en cela aussi qu'on dit de lui qu'il lui appartient de régler la relation duelle et d'en tempérer les éventuels excès.

Ce en quoi il ne fait d'ailleurs que prolonger la fonction qu'occupait le placenta durant la grossesse. C'est le placenta qui permet en effet à la mère et à l'enfant de ne pas s'entretuer. Or, en 1984, on a fait une découverte intéressante, à savoir que le placenta est géré exclusivement par des gènes d'origine spermatique. Il en irait comme si, à tâtons, l'évolution des sociétés était parvenue à hisser le père à la fonction que la nature lui avait conférée sous la forme de la fonction placentaire !

Alors que la mère est inscrite dans la psyché sous la forme d'un site repérable comme celle qui dit « oui à tout », le père n'a pas de site : il intervient comme « métaphore », à savoir identifié comme tout ce qui vient bloquer la cascade de « oui ». Le « pas oui » qu'il met en place, le met à l'origine de tous les « non » quel qu'en soit l'auteur.

À cet égard, et pour reprendre l'illustration du ski, l'intervention du père enseignerait à l'enfant l'usage judicieux des quarts. Le plaisir de la glisse n'est pas interdit. Il demeure mais il est tempéré et surtout préservé des dangers inhérents à la sacralisation du principe de plaisir.

**QUE PEUT-ON DIRE, À PARTIR DE CET EXPOSÉ PHYSIOLOGIQUE, DE L'ACCÉLÉRATION SOUDAINE DE L'ÉVOLUTION DE NOS SOCIÉTÉS ?**

Que, manifestement, les mots d'ordre de 1968 peuvent être assimilés à un chœur de protestation d'enfants et de mères désireux de demeurer indéfiniment dans le plaisir qu'ils se donnent mutuellement et déterminés à y parvenir en dénonçant véhémentement toute notion de limite !

On sait que ces mots d'ordre ont été relayés par les mouvements extrémistes luttant contre toutes les formes d'autorité et toutes les limites qu'elles mettent en place.

Comme pour se donner bonne conscience, nos sociétés ont lâché du lest : elles ont définitivement supprimé le soutien qu'elles apportaient au père.

Exit le « chef de famille ».



Exit le respect de la différence sexuelle, réduite à sa seule signification biologique !

La parenté a cédé le pas à la co-parentalité, laquelle a mis en place le couple le plus inégalitaire qui ait jamais existé. On a invité le père à être une « mère de substitution » et on lui a même offert un « congé de paternité » destiné à le formater au strapontin de sa nouvelle assise !

Et est-ce étonnant qu'on ait vu le nombre de femmes faisant seules des enfants se multiplier de façon exponentielle depuis le milieu des années 1970 ? Est-ce étonnant qu'on ait vu l'institution du mariage désinvestie et les divorces se multiplier ?

1968 a préparé 1975 et la maîtrise totale de la contraception – ne me faites surtout pas dire que je serais contre ce dispositif.

L'enfant qui vient, à partir de là, sous l'effet d'une volonté capable de censurer le désir, est récupéré par ses parents et par sa mère d'abord comme un objet narcissisant auquel rien ne doit être refusé et qui ne doit pas connaître la moindre frustration.

Le règne du « oui à tout » est advenu et définitivement adopté comme le seul valable.

C'est ainsi qu'a été totalement abandonnée l'éducation !

Sur fond d'applaudissements de la société de consommation : la désintégration de l'institution familiale et l'abandon de l'éducation vont en effet totalement dans le sens de ses objectifs : il n'y aura plus de frein à la satisfaction des besoins comme des caprices. Et si cela entraîne la fracture du couple, ce n'est pas plus mal : on aura deux adultes consommateurs au lieu d'un couple !

Sur fond d'applaudissements des mouvements féministes qui n'ont pas de mots assez durs pour dénoncer et stigmatiser l'oppression dont les femmes ont depuis toujours été l'objet

Sur fond d'applaudissements enfin des homosexuels pour lesquels la différence sexuelle n'existe pas et qui sont parvenus à promouvoir la théorie du genre et à en imposer son enseignement.

## **RESTE CEPENDANT À SAVOIR EN QUOI L'ABANDON DE L'ÉDUCATION EST-IL NOCIF ?**

La question est tout à fait pertinente.

Parce que ne dit-on pas couramment que ce dont l'enfant a besoin c'est d'amour et de protection – que des parents de toutes sortes, y compris les homosexuels, peuvent lui apporter, même s'ils n'entreprennent pas de l'éduquer ?

On ne peut pas répondre à cette question autrement :

- qu'en comprenant concrètement le but de l'éducation et en examinant ses effets.
- Et en considérant tout d'abord l'enfant
  - comme ce qu'il est
  - et non pas comme on prétend qu'il est
  - ou comme on voudrait qu'il soit.
- En préférant se fier
  - à la réalité concrète démontrée scientifiquement
  - plutôt qu'en se laissant prendre aux mots d'ordre d'idéologies au parfums suspect sinon toxique.

C'est ce qui me fait d'ailleurs dire que l'éducation

- procède d'un état d'esprit devenu denrée rare aujourd'hui. Il faut la comprendre comme une nécessité incontournable pour pouvoir la mettre en œuvre
- Et qu'elle doit commencer au berceau, voire même avant. La débiter si tôt, permet d'affronter ses différentes étapes en ayant été entraîné

Pour le comprendre, il faut d'abord savoir que le nouveau-né d'aujourd'hui est, sur le plan physiologique, strictement le même que celui qui venait au monde à l'aube de l'espèce, il y a 8 millions d'années.

Il est un être égoïste, égoïste et totalement ignorant du temps et de l'autre. Il est par ailleurs doté de mécanismes de défense, ses pulsions, destinés à lui permettre de survivre dans le monde profondément hostile d'alors.

Ces mécanismes archaïques ne lui sont plus nécessaires dans le monde protecteur dans lequel il vient aujourd'hui. Il importe de l'en débarrasser au plus tôt pour ne pas les laisser se constituer en parasites générateurs de troubles.

Il faudra lui apprendre à les réprimer et à les refouler au moyen de la coercition dont ils devra être l'objet.

Le processus n'a rien de barbare comme on se plait à le dire

- dans la mesure où il est mis en place non sans tendresse
- et que l'enfant n'ayant jamais connu d'autre monde que celui dans lequel il vient n'a pas d'autre choix que de le recevoir tel qu'il est et de s'y adapter.
- Sans compter que c'est ce processus aux apparences répressives qui lui apprendra aussi bien l'existence du temps et de son écoulement que celle de l'autre avec lequel il est appelé à vivre.

Dans le petit âge, pour prendre un exemple, il acceptera, assez rapidement d'attendre le repas qu'il a réclamé à force de cris. Et ce d'autant que, percevant dans la gestuelle de sa mère tout l'amour dont il est l'objet, il fera du constat de cet amour la consolation de la torture qu'a constituée son attente. C'est par ce processus qu'il parvient à mettre en place, en lui, le germe d'un mécanisme d'une importance considérable et qu'on nomme le « fantasme ». Il constate en effet peu à peu qu'il lui suffit de « fantasmer » le repas à venir pour voir la torture nettement diminuer d'intensité sinon même disparaître.

C'est pareil pour les biberons, sucettes et autres doudous qui n'ont plus de raison d'être et qui sont même nocifs au delà du milieu de la deuxième année

Ce principe élémentaire et général procède du plus banal conditionnement.

S'il constitue une base solide pour l'éducation à mener et que sa mise en œuvre est relativement aisée dans les premiers mois de la vie, il devient soudain moins efficient dès le 4<sup>e</sup> trimestre.

Ce qui survient à cette étape charnière, c'est une tragédie qui propulsera définitivement l'enfant dans sa condition humaine : il s'aperçoit soudain qu'il n'est pas, comme il l'avait cru jusque-là, un morceau de sa mère mais qu'il est lui, seul, coupé d'elle et en conséquence condamné, du fait de son immaturité, à demeurer extrêmement dépendant d'elle.

Du coup, le simple conditionnement de la période précédente cesse de produire son effet. L'absence de réponse immédiate de sa mère à ses exigences va répétitivement le verser dans une angoisse terrifiante. Cette angoisse d'abandon, qui préfigure l'angoisse de mort, ne le quittera plus et lui fait construire sur le champ un scénario proprement paranoïaque : sa mère a le pouvoir de le satisfaire et de le faire vivre, mais elle peut aussi, et à son seul gré, l'abandonner à son sort et le laisser mourir. Il la décrète « toute puissante ».

La position dépressive dans laquelle il sombre alors va durer quelques semaines. Il en sort en décidant un jour de dresser, contre la toute puissance qu'il suppose à sa mère, sa propre toute puissance.

Il le fera en entrant dans cette phase dite « d'opposition » qui est émaillée de caprices sans nombre et qui dure jusqu'à environ le milieu de la 4<sup>e</sup> année.

C'est de la gestion parentale de cette phase-là, autrement dit de la poursuite ou de l'abandon de l'éducation, que va dépendre le devenir ultérieur de cet enfant.

Si la mère se fait sa vestale en satisfaisant intégralement tous ses caprices, elle le renforcera dans sa croyance en son scénario paranoïaque. Il va se persuader qu'il a bien fait de déployer sa propre toute puissance (dite « toute puissance infantile ») et décider de ne plus jamais s'en départir.

L'ébauche de fantasmes qu'il avait expérimentée va se trouver aussitôt balayée, le condamnant à ne plus cesser d'agir et d'exiger sur le champ.

Il deviendra assez rapidement le petit tyran domestique dont le modèle s'est largement multiplié ces dernières années. Si bien que, comblé comme il l'est à tous égards, il ne trouvera strictement aucun intérêt à produire le moindre effort, attendant et surtout exigeant de tous les autres qu'ils soient à son service.

Il est prêt à devenir ce que la psychanalyse appelle un pervers : cet individu asocial, rétif aux lois qu'il s'évertue à contourner, condamné à agir, faute d'avoir accès au fantasme et n'ayant aucun moyen de réprimer les envies qui le traversent et qui le conduisent à user des autres pour les satisfaire. Le plus terrifiant étant que l'angoisse de mort qui ne le quitte pas ne lui permet plus en aucune façon de revenir seul sur sa conduite ou de l'amender. Il sera un individu qui n'aura pas été éduqué. Que ses parents le confient dans le petit âge à un thérapeute, ou que lui – si tant est qu'il entreprenne une telle démarche ! – décide un jour de passer quelques années sur un divan, il ne changera pas d'un iota.

Si, en revanche, la mère entreprend de réprimer ses débordements, avec une détermination qui n'exclut ni la réassurance ni la tendresse et qu'elle ne cède pas à ses caprices, la situation va aboutir à un affrontement salutaire dont elle remportera la victoire. Lui va peu à peu accepter la mise en place des limites qu'elle lui pose et qui se révéleront, à son étonnement, singulièrement sécurisantes. Faisant usage en la développant de l'ébauche de fantasme déjà présent en lui, il va « négocier » en quelque sorte, échangeant la répression personnelle de ses caprices contre l'amour de sa mère qui lui est essentiel. C'est ainsi qu'il parviendra peu à peu à réprimer puis refouler ses pulsions et à devenir ce que la psychanalyse appelle un « névrosé », c'est à dire un être respectueux de l'autre auquel il fait une place et avec lequel il entreprend d'échanger. Le scénario erroné qu'il avait construit lui apparaîtra alors comme tel, si bien que l'angoisse de mort qui l'avait conduit à le forger s'en trouvera singulièrement allégée.

On pourrait s'étonner que, encore une fois et particulièrement dans ce processus éducatif, je parle de la mère seulement et pas du père.

C'est pourtant simple à comprendre.

La mère c'est l'exécutrice de la tâche. Elle est fondée à l'être, d'abord en raison de la fiabilité de la communication qu'elle entretient à son enfant et ensuite parce que c'est elle que cet enfant investit le plus. Ce qui, faisant d'elle le premier objet d'amour pour les deux sexes n'ira pas au demeurant sans poser problème, en particulier aux filles, lors de l'étape suivante du développement, la phase œdipienne, sur laquelle je ne m'étendrai pas.

De fait, cette mère exécutrice n'est pas seule.

N'oublions pas que c'est elle qui introduit le père auprès de son enfant. Quand elle se comporte comme éducatrice, elle introduit plus encore ce père puisqu'elle agit « en son nom ». Quand elle se fait vestale en revanche, elle n'introduit pas plus de père que de limite. C'est ce qui permet de comprendre pourquoi on dit souvent que « la limite, c'est le père ». Sans que cela n'implique l'intervention directe du dit père, laquelle doit être réservée aux seules grandes occasions. Dans une entreprise, le pouvoir du Directeur Général vient de ce qu'il agit au nom du Président Directeur Général, lequel demeure toujours en retrait.

#### **QUE FAUT-IL RETENIR DE TOUT CELA ?**

Au point où nous en sommes arrivés, vous ne serez certainement pas étonné que je dise qu'on ne fait pas grandir un enfant autrement qu'en l'éduquant.

Parce que l'éduquer, c'est accepter de refouler l'envie qu'on a en soi d'en faire son éternel bébé, c'est déjà l'entrevoir sans horreur dans son statut futur d'individu appelé à être autonome !

À en juger par les tétines, les doudous, les biberons et tout ce dont j'ai déjà parlé, on peut dire que l'idéologie soixantehuitarde a encore le vent en poupe et de beaux jours devant elle, qu'on s'est déjà étonnamment accommodé des effets de l'absence d'éducation et au monde de « mal élevés » qu'elle nous promet.

La preuve en est ma présence ici et jusqu'au titre de cet exposé : il m'appartient de faire la démonstration de la prééminence de la vertu sur le vice !

Voilà qui fait mesurer l'étendue des dégâts !

Et l'étendue de la tâche.

Il est vrai que mon discours peut apparaître comme suspect d'être si singulier et si radicalement opposé au discours environnant.

Pourquoi ?

Parce que c'est la loi du genre qui fait que les névrosés soient fascinés par les pervers au point de soutenir même leurs pires actions. Or, la perversion est devenue ordinaire. Faute d'éducation on a fabriqué des pervers à tour de bras. Et ce sont eux qui font la pluie et le beau temps en s'activant sans relâche pour combattre l'angoisse de mort qui leur rend leur vie difficile.

Pour ceux qui ont cependant envie de produire des adultes de qualité, je propose de rappeler sur un mode synthétique les grandes règles de l'éducation

- Éduquer, c'est un état d'esprit, une détermination, qui devrait être préalable à tout projet d'enfant
- Éduquer, ça doit commencer au berceau, ça n'a rien d'effrayant ni de traumatisant et ça procède d'abord et avant tout d'une attitude parentale cohérente. Quand on s'y accoutume tôt, c'est infiniment plus facile ensuite
- Éduquer, ce n'est pas séduire. La séduction, c'est l'exact contraire de l'éducation
- Éduquer, c'est d'abord et avant tout frustrer, autrement dit « névrotiser », en mettant en place, dans la psyché de l'enfant, le mécanisme du fantasme.
- Éduquer implique qu'on se donne les moyens, punitions y compris, pour faire comprendre sans discours à l'enfant qu'on attend impérativement de lui qu'il obéisse
- Éduquer, c'est du ressort exclusif des parents, et d'eux seuls, et implique au premier chef l'attitude de la mère puisqu'elle est le personnage pivot qui peut conférer ou pas au père cette place si indispensable à l'enfant.
- Éduquer, enfin, c'est très facile dans les 3 à 4 premières années de l'enfant. Ça peut toujours être repris à des âges plus avancés, mais l'entreprise est alors toujours plus difficile.
- Éduquer, c'est permettre à l'enfant de s'inscrire dans un corps social qu'il préserve et promeut
- Éduquer, c'est ne pas condamner l'enfant à rester sa vie entière un individu « mal élevé »